

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LA FEUILLE D'ÉRABLE

MAGAZINE SOCIOLOGIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE

Semi-Mensuel Illustré.

**SOMMAIRE:** — LA QUINZAINE, par Jehan Dutailis. — PUISSANCE DE LA PRESSE. — LA VIE DE FAMILLE, par Jos. Després. — UN COURS DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE. — L'AGRICULTURE AU CANADA. — A L'USINE, par C. A. Daigle. — LE JOURNALISME ET LES JOURNAUX. — ECRIN LITTÉRAIRE: Mon Jardin, par Jules Lanos; Le Rentier, par Wilfrid Larose; Les Deux Petits, par Gustave de Juilly; Pensées Printanières, par Violette. — PAGES DE MAÎTRES: Mon Royaume n'est pas de ce Monde; Les Abus de la Propriété Paganisée, par le R. P. Monsabré; Le Devoir des Catholiques, par l'Abbé Ract; Il en a le Droit et le Devoir. — LES JEUNES LITTÉRATEURS CANADIENS, par Viator. — VICTIME DE SON DÉVOUEMENT. — MIETTES HISTORIQUES, par G. A. Dumont. — PLEBS RUSTICA, par Paul Harel. — JEUNES ET VIEUX, par l'abbé Naudet. — SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE. — LETTRE D'UNE QUÉBÉCOISE, par Aimée Patrie. — LE COIN AUX ANECDOTES. — PRIME A NOS ABONNÉS. — LA PRESSE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE.

**GRAVURES:** — La Vie de Famille; Robber, le bon Gardien; La Presse Canadienne-Française.



# La "Feuille d'Erable"



EST REDIGÉE EN COLLABORATION

**JEHAN DUTAILLIS,**  
*Secrétaire de la Rédaction.*

## — PRINCIPAUX COLLABORATEURS : —

J. B. CAUETTE, Québec.  
WILFRID LABOSE, avocat, Montréal.  
DR. T. A. BRISSON, Laprairie.  
J. G. BOISSONNAULT, avocat, Montréal.  
DR. W. GRIGNON, Ste-Adèle.  
GERMAIN BEAULIEU, avocat, Montréal.  
MAX. COUPAL, N.P., St-Michel.  
P. G. ROY, publiciste, Lévis.  
L. E. CARUFEL, publiciste, Montréal.  
BENJAMIN SULTE, Ottawa.  
DR. J. I. DESROCHES, Montréal.  
Z. MAYRAND, N.P., Contrecoeur.  
MME FRANÇOISE, Montréal.  
CHS. A. GAUVREAU, N.P., Stanfold.  
DR. JOS. MASSON, Montréal.  
ADJ. RIVARD, avocat, Québec.  
DR. C. A. DAIGLE, Montréal.  
G. A. DUMONT, publiciste, Montréal.

DR. ROD. CHEVRIER, Ottawa.  
DR. NÉRÉE BEAUCHEMIN, Yamachiche.  
RAOUL BRASSEAU, publiciste, Paris.  
MME JEANNE HEILMANN, publiciste, Paris.  
JULES SAINT-ELME, publiciste, Montréal.  
J. U. TREMBLAY, publiciste, Montréal.  
ALBERT FERLAND, publiciste, Montréal.  
L. G. ROBILLARD, publiciste, Montréal.  
DR. EUGÈNE DYCK, Ste-Anne de Beaupré.  
JULES LANOS, publiciste, Halifax.  
MELLE JEANNE DU VALLON, publiciste, Sa-  
laberry.  
MME AIMÉE PATRIE, Québec.  
PIERRE BÉDARD, B. M., Montréal.  
RÉGIS ROY, Ottawa.  
RAOUL RENAULT, publiciste, Québec.

## — CONDITIONS D'ABONNEMENT —

Pour Montréal et l'Union Postale.

Pour le Canada et les Etats-Unis.

Un an . . . \$1.50  
Huit mois . 1.00  
Quatre mois 0.50  
Deux mois . 0.25

Un an . . . \$1.00  
Six mois . . 0.50  
Trois mois . 0.30

**CINQ SOUS LE NUMERO.**

LOUIS J. BELIVEAU, EDITEUR.

Bureaux : 1546, Rue Notre-Dame (au rez-de-chaussée)  
B. de P. 2181.

# La Feuille d'Erable

## LA QUINZAINE

**P**ENDANT que la politique chôme un peu partout, sauf dans notre pays où elle sévit avec intensité, sous forme de lutte électorale, l'attention du monde a été fixée par les récentes catastrophes de Victoria C. B. et St-Louis, Mo.

A Victoria, le 25 mai dernier, le pont qui fait communiquer cette ville avec New-Westminster, île de Vancouver, s'est soudain rompu, pendant qu'il était surchargé d'une multitude de passants qui ont été précipités péle-mêle dans le bras de mer. Une cinquantaine se sont noyés et un grand nombre ont été grièvement blessés.

La journée de la fête de la reine, brillamment inaugurée à Victoria s'est terminée au sein d'une épaisse atmosphère de deuil.

A St-Louis, état du Missouri, le 27 mai, sur les 5 hrs du soir, un triple cyclone, d'une violence extrême, s'est abattu sur la ville, partie est et partie ouest, chaque côté du Mississipi, détruisant l'énorme et solide structure du pont Eads qui relie ces deux cités.

Nombre de bâtisses ont été détruites par la violence du vent, et une multitude d'autres ont été rasées par le feu, qui est aussi venu se mettre de la partie et ajouter ses horreurs à celles de l'ouragan.

Le chiffre des pertes de vie, au sein de ce désastre sans précédent, s'élève à plus de cinq cents. Les blessés, plus ou moins grièvement, sont par légion. Quant aux pertes matérielles subies par les bâtiments dans les deux cités, par les navires sur le Mississipi, par les propriétés publiques, on l'évalue à dix ou douze millions de piastres.

\* \* Le vieux monde aussi, lui, a eu sa catastrophe, et elle ne le cède en rien, en fait d'horreur, à celles que nous venons de signaler sur notre continent.

A l'occasion des fêtes de son couronnement, qui déployaient tout récemment leurs pompes à Moscou, le czar de toutes les Russies faisait à ses sujets réunis pour la circonstance la libéralité d'agapes gratuites, servies dans une plaine voisine. Ce n'était pas mince

besogne. La foule à servir se chiffrait dans les 500,000, au nombre desquels des milliers de cosaques affamés, décidés à mourir pour ne point manquer leur chance à cette bonne aubaine. Et c'est ce qui s'est produit, en effet. Dans l'empressement manifesté par ces masses de crève-de-faim, autour des tables chargées de mets, les premiers rangs ont été littéralement écrasés par ceux de derrière. Plus de trois mille personnes ont péri dans ce tohu-bohu sans nom et les écloppés sont innombrables.

Encore une triste fin de fêtes royales...

JEHAN DUTAILLIS.

## PUISSANCE DE LA PRESSE

La presse est la parole écrite ; c'est la pensée revêtue du corps le moins grossier qui existe après le son ; c'est l'écho de l'éloquence, le retentissement de la tribune, la voix du peuple. La presse donne à ce siècle son vrai caractère ; elle établit entre les esprits une communication vraiment miraculeuse. Par elle, les murs des enceintes parlementaires sont renversés ; la voix de l'orateur s'étend aux extrémités de la terre. Les esprits se parlent, communiquent entre eux, l'assemblée est partout.

Par la presse, l'orateur invisible, parcourant des distances immenses, se multiplie pour un auditoire innombrable. Sa parole voyage ; chacun reçoit en même temps son âme entière ; et pour augmenter la merveille, le télégraphe sert à faire circuler en quelques minutes, sur tous les points de la terre, les nobles passions de l'orateur, les idées qui ont fait bouillonner son cerveau, les moindres battements généreux de son cœur.

Quelle puissance que la presse !

Puissent nos chers compatriotes en comprendre toute la valeur et l'encourager pour développer leurs intérêts dans ce pays !

### Pensée

L'homme qui a besoin de moi est l'homme dont j'ai besoin.

## LA VIE DE FAMILLE

Les économistes chrétiens regrettent vivement, et non sans raison, l'affaiblissement de l'esprit de famille. Dans nos grands centres, chacun tire de son côté; les petits prennent leur volée avant d'avoir des ailes et les vieux s'ennuient dans le nid vide.

Il y a des exceptions, mais elles sont rares. Les fillettes sont des petites femmes qui parlent toilette et, hélas! autre chose encore. Les garçons, vieux avant l'âge, vont aux clubs, fument des cigarettes et s'occupent de

rents, les bonnes traditions, la foi, l'amour de Dieu et du prochain.

Il y a quelques années, je visitais les Cantons de l'est. Un ami de la Colonisation m'avait donné l'adresse d'un vénérable cultivateur dont je tairai le nom, pour ne pas blesser son humilité. J'allai lui demander, sous prétexte de me mettre à l'abri d'une ondée, une couple d'heures d'hospitalité. On me retint toute la nuit et je vis, j'entendis beaucoup de choses qui m'ont grandement



La vie de Famille.

choses qu'ils ne devraient connaître que plus tard.

Les clubs, les cercles, les excursions loin de l'œil paternel, mille et mille choses dont l'usage raisonnable peut, à tout prendre, être toléré, mais dont l'abus a généralement une influence néfaste, voilà les grands ennemis de l'esprit de famille.

A la campagne on n'en est pas encore, Dieu soit loué! à ce point-là. On y voit toujours de ces familles patriarcales où règnent l'amour filial, le respect des vieux pa-

édifié. Le vieux père Jean-Pierre avait placé, dans le voisinage de sa ferme, deux de ses fils et deux de ses filles. Tous avaient pris des terres en bois debout qui étaient devenues, grâce à leur zèle persévérant et éclairé, grâce surtout à l'exemple et aux bons conseils du chef de cette nombreuse famille, de magnifiques domaines.

C'est là que devraient aller prêcher leurs tristes et lamentables doctrines les "décourageurs" de l'agriculture. On leur rirait au nez, on enverrait même à leurs trousses.

Robber, le vieux chien de garde, animal doux et caressant pour les travailleurs, mais ennemi convaincu des mauvais plaisants et des faux apôtres.

Heureux cultivateurs ! Vous ne connaissez pas les plaisirs bruyants, couteux et malsains pour le corps et pour le cœur, des centres industriels ; mais vous pratiquez la loi d'amour prêchée par le Sauveur, vous êtes des Sages dans la bonne acception du mot !...

JOS. DEPRÉS.

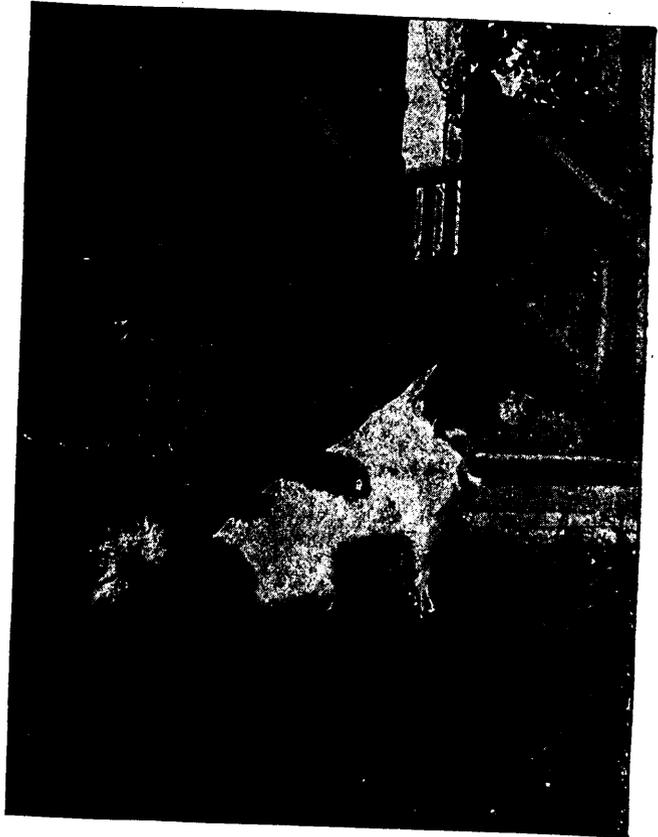
### UN COURS DE SOCIOLOGIE CATHOLIQUE

Le *Collège libre des sciences sociales*, est une école de création récente, dans laquelle des novateurs hardis poursuivent le but, assurément original, de grouper l'enseignement des diverses doctrines sociales, en le confiant à leurs partisans les plus convaincus et les plus autorisés. Le socialisme sera exposé par un socialiste, l'économie politique par un orthodoxe, le positivisme par un sectateur d'Auguste Comte, etc., etc.

Une place était réservée à la sociologie catholique. Et, dans une brillante leçon d'ouverture, monsieur Th. Funck-Brentano, le directeur du collège, passant en revue les diverses doctrines, exprimait cette idée que le catholicisme " élèverait nos regards vers les aspirations idéales et les affections fécondes qui, lorsqu'elles sont vivaces au sein des nations, font leur puissance et leur grandeur. "

Le R. P. de Pasaal s'est chargé de justifier ces paroles. Son éloquence entraînée, sa logique serrée, ont réussi à réunir un grand nombre d'élèves autour de la chaire qui lui avait été confiée. Aussi avons-nous pu admirer le singulier spectacle d'auditeurs de MM. Yves Guyot ou Rouanet, par exemple, venant applaudir la parole éloquente de l'orateur chrétien.

Le programme ne comportait, cette année, qu'une série de dix leçons. Après avoir montré l'étroite subordination de la science sociale à la science morale, le professeur a abordé l'étude de la société. La société n'est pas un automate formé de pièces plus ou moins ingénieusement agencées et actionnées par un moteur central. Elle est plutôt un ensemble coordonné d'organismes autonomes, reliés entre eux et subordonnés dans une juste mesure au bien général. Trois de ces organismes se retrouvent partout : la *famille*, dans laquelle naissent les hommes ; la *commune* qui les groupe dans un cadre territorial déterminé ; et l'*association professionnelle* qui les unit, non plus d'après le lieu qu'ils habitent, mais d'après le travail qu'ils exercent. L'étude de ce dernier groupe est particulièrement captivante. Lorsque l'on constate le contraste existant entre le monde politique tant bien que mal organisé, et le monde économique absolument à l'état d'anarchie, on comprend la nécessité d'une



Robber, le bon gardien

organisation professionnelle, ayant pour base l'union des différents facteurs par groupes distincts de la profession, et pour couronnement une représentation sincère compétente et responsable.

Nous voudrions pouvoir insister sur chacun de ces points ; mais le désir que nous avons de donner un aperçu général du cours, nous oblige de passer rapidement. Après avoir examiné les diverses fonctions répressives, supplétives et impulsives de l'Etat, le professeur montra, en une leçon documentée et appuyée sur les données les plus incontestables de la tradition chrétienne, la raison d'être des fonctions et des interventions de l'Etat, dans le monde économique.

Il établit ensuite la *loi du travail*, loi universelle, loi personnelle, s'appliquant sous une forme ou sous une autre à tous et à chacun. "La société est un corps vivant, un membre ne doit pas vivre aux dépens des autres." Puis, abordant l'étude de la *Propriété*, il a exposé, d'après saint Thomas, la théorie chrétienne, et développé ces trois principes : (a) le domaine de la terre a été donné par Dieu à l'humanité pour qu'elle vive et progresse ; (b) dans l'état présent de l'humanité une sage appropriation privée est nécessaire pour que ce but soit atteint ; (c) la jouissance doit être réglée de telle sorte qu'elle tourne à l'avantage de la communauté.

Tout cela bien entendu — ainsi que des considérations générales sur la double loi de justice et de charité — n'a pu être esquissé à larges traits. Le professeur compte revenir sur tous ces problèmes et les approfondir. Nous souhaitons vivement que son espoir se réalise et que, l'année prochaine, au *Co lège libre des sciences sociales*, un grand nombre d'auditeurs se groupent à nouveau autour de la chaire de sociologie catholique.

### L'AGRICULTURE AU CANADA

Nous aimons à parler de nos frères les Canadiens-français, de leur inaltérable dévouement à la mère-patrie, de leur foi ardente et généreuse. Dieu accorde ses bénédictions les plus abondantes à ce peuple qu'il semble réserver pour de grandes destinées. Les familles y comptent 10, 15, 20, 25 enfants et plus.

Les Canadiens-français vivent de l'agriculture et ce sont des laboureurs merveilleux d'énergie et de savoir faire.

Que de progrès ils ont réalisé ces derniers

années dans leur méthode de culture ! ils s'appliquent surtout à perfectionner l'industrie du lait qui convient spécialement à leur vaste contrée.

M. Barnard, le directeur de l'agriculture et de la colonisation à Québec, nous fait l'honneur de nous adresser son *Manuel de l'agriculture*, qu'il dédie à ses "confrères et amis," cultivateurs et membres des cercles agricoles de la province de Québec.

L'ouvrage est orné de 200 gravures explicatives ; je vous assure que nous n'avons aucun ouvrage plus pratique en France.

Et puis, un vrai souffle chrétien anime chaque page !

Goûtez cette définition.

"C'est Dieu lui-même qui a enseigné à l'homme, dans le Paradis terrestre, et dès sa création, à cultiver la terre de manière à en tirer ce qu'elle peut donner, tout en conservant sa fertilité jusqu'à la fin des siècles. Nulle occupation humaine n'est donc plus ancienne, et aucune, en dehors du *sacerdoce*, n'est plus noble et plus digne d'occuper toute notre attention."

Voilà des paroles d'or.

Quand on songe qu'elles sont écrites par un agriculteur, homme d'Etat, et imprimées par les soins du gouvernement canadien-français, cela vous fait envie.

Nous venons de parcourir aussi plusieurs comptes-rendus et rapports sur les travaux des Sociétés d'agriculture et sur la colonisation des provinces éloignées. Quelle vie, mes amis, et quelle leçon pour les Français de la mère-patrie !

Lisez aussi le journal d'agriculture de la province de Québec.

Partout des cercles (Syndicats) agricoles ; autant de paroisses, autant de cercles, le curé est à la tête ; au Canada, le curé et le gouvernement marchent la main dans la main ; partout des concours et des conférences agricoles.

Les évêques du Canada ont nommé des "missionnaires agricoles." En France, nous ne connaissons encore qu'un seul diocèse qui jouisse officiellement de cette institution, c'est celui de Tarbes. C'est un commencement.

En avant pour Dieu et pour l'agriculture comme au Canada ! — (*La Croix de Paris*).

### Pensée

Ne faire que ce que l'on veut c'est rarement faire ce que l'on doit.

## A L'USINE.

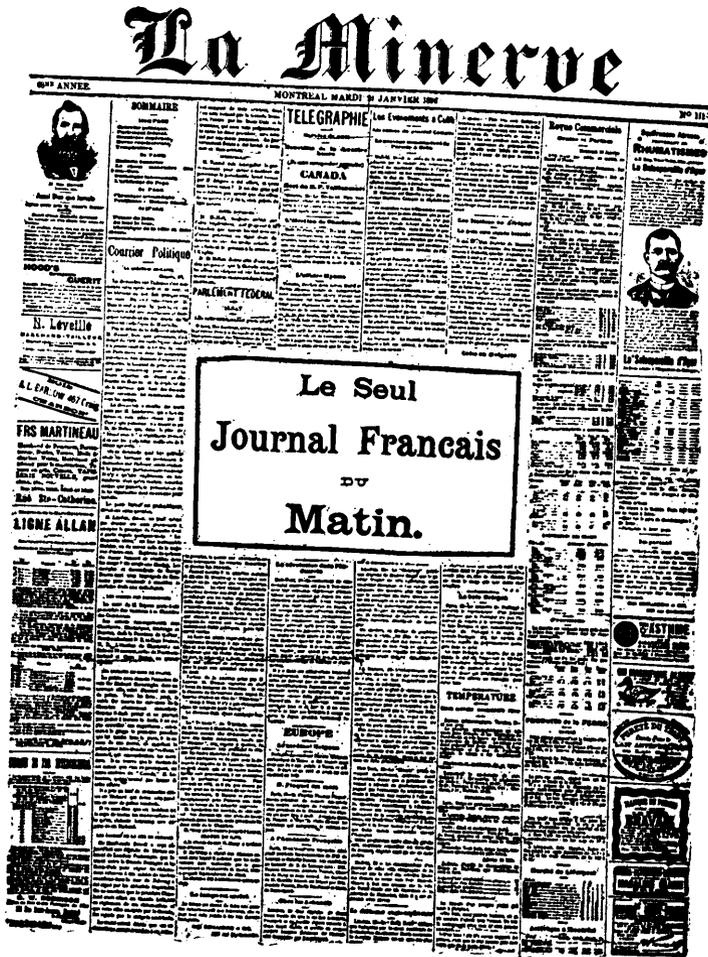
### EMIGRATION, AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

Pour faire suite à la " Vie des Champs " et à la " Conquête du Sol," nous aimerions à voir dans les colonnes de la FEUILLE D'ERABLE, des études sérieuses et des renseignements pratiques, sur la création et le développement de nos industries nationales; dont l'importance est devenu majeure, si on la considère à un certain point de vue.

nos villes, sur l'importance de nos industries ?

L'agriculture est la base économique la plus solide que nous puissions avoir: aussi, devons-nous reconnaître, que c'est elle avant tout, qu'il faut promouvoir et encourager.

Elle est un élément de stabilité et nous attache au sol de la patrie, comme la racine



Pour enrayer le fléau de l'émigration, qui nous décime et nous affaiblit dans notre prestige et notre influence, ne convient-il pas d'employer tous les moyens à notre disposition? Et ne faudrait-il pas, en même temps que nous prêchons la croisade agricole dans nos campagnes, réveiller l'opinion dans

profonde d'un arbre, à la terre qui le nourrit.

Elle est un élément d'influence, et nous assure une part dans l'administration des affaires et la législation du pays.

Elle est une richesse par elle-même, et nous expose moins aux fluctuations et aux

crises financières que le commerce et l'industrie.

Elle nous forme des générations fortes et vigoureuses, nous conserve des mœurs douces, paisibles et austères.

Elle doit occuper la première place dans notre attention, et nous n'hésitons pas à dire

le problème de notre situation économique.

L'industrie est secondaire en elle-même, nous l'admettons de suite, afin qu'il n'y ait pas de malentendu à ce sujet ; mais dans la position qui nous est faite, dans les circonstances particulières où nous vivons, ne



avec tous les autres : Emparons-nous du sol. Mettons à le défricher et à le cultiver autant de bras que possible. Voilà un point capital établi.

Mais ensuite ne reste-t-il plus rien à faire ? Nous croyons au contraire, qu'il reste encore beaucoup à faire, pour compléter et résoudre

doit-elle pas occuper une des premières places dans notre attention ?

Voilà ce que nous voudrions établir dans cet article.

Nous constatons avec regret que l'émigration continue, malgré les efforts tentés jusqu'à ce jour pour l'enrayer. Elle nous

affaiblit considérablement, et menace même notre avenir et notre influence dans la Confédération. S'il est une occasion de le voir et de l'admettre, c'est bien dans la période difficile que nous traversons actuellement. Depuis un demi siècle, elle nous a enlevé la moitié au moins de notre population. Nous serions dans la Province de Québec, deux millions et demi à trois millions de Canadiens-français, tandis que nous y sommes à peine un million et quelques centaines de mille.

En dépit de notre fécondité, nous restons stationnaires en beaucoup d'endroits, ou nous augmentons peu relativement; tandis que les autres provinces et les territoires de l'ouest, se peuplent d'hommes étrangers à notre foi, à notre langue et à nos mœurs. Nous serons bientôt submergés par cette marée qui s'avance et nous menace déjà. Si nous éprouvons aujourd'hui des difficultés à faire respecter des droits acquis, que sera-ce, quand nous serons, non plus un contre quatre, mais un contre dix, un contre vingt?

Notre salut est dans l'effort suprême que nous devons faire pour enrayer l'émigration, et nous grouper dans la province de Québec qui est le château-fort de notre nationalité.

Il est évident que si nous voulons former un peuple à part sur ce continent, une nation distincte parmi les autres nations; si nous voulons surnager dans cette immense agglomération de toutes les races que le Vieux Monde a jetées sur le Nouveau, nous devons éviter de nous disperser comme nous l'avons fait jusqu'aujourd'hui.

Nous devons au contraire nous rapprocher et nous unir étroitement; nous masser en quelque sorte, et nous fortifier sur le coin de terre qui nous a été légué par nos ancêtres; qui a été défendu et conservé aux prix des plus grands sacrifices; qui a été témoin de leur vaillance et plus d'une fois arrosé de leur sang.

Il nous est bien permis d'avoir des apôtres qui nous fassent connaître à l'étranger, et qui accomplissent notre mission comme les Français ont accompli celle de la France; mais ne nous éloignons pas, en trop grand nombre de notre beau fleuve, et n'abandonnons pas cette terre féconde et bénie, ce boulevard que la Providence nous a donné.

Nous avons vu le danger, nous en avons mesuré l'étendue et nous sommes maintenant à l'œuvre pour le conjurer. Nous travaillons à remettre l'agriculture en honneur.

Nous engageons nos compatriotes à l'apprécier davantage et à ne plus l'abandonner. Nous invitons ceux qui l'ont déjà quittée à y revenir. Nous désirons que cette œuvre soit poursuivie avec tout le zèle et le dévouement qu'elle mérite, et nous croyons qu'elle donnera de bons résultats. Mais sera-t-elle suffisante à elle seule, et répondra-t-elle à tous les besoins?

Que ferons-nous de ceux de nos compatriotes qui ne peuvent se livrer à l'agriculture? Quand un père a 7 ou 8 enfants à établir, il ne peut diviser sa terre à ce point aucun d'eux n'y trouverait assez de revenu pour l'existence d'une famille. On peut répondre: que ne vont-ils coloniser et se tailler un beau et vaste domaine dans nos forêts et nos régions encore incultes? dans nos cantons du Nord capables de recevoir et de nourrir des milliers de familles. Ce serait bien là ce qu'il y aurait de mieux à faire, et c'est bien ce à quoi nous les engagerions davantage. Mais le feront-ils toujours? Et que ferons-nous de ceux qui s'y refuseront, en dépit de nos instances, de nos démonstrations et de tous nos efforts pour les convaincre?

Il faut bien prendre nos gens tels qu'ils sont, et on ne saurait les corriger toujours de certains défauts. Or il est constaté qu'un bon nombre d'entre eux ne veulent plus de la culture. C'est à tort, nous le proclamons, mais le mal n'en reste pas moins.

Nous avons vu, pendant la dernière crise financière aux Etats-Unis, beaucoup de familles canadiennes nous revenir les larmes aux yeux, la peine au cœur; sitôt les affaires reprises là-bas, elles nous ont quitté de nouveau. Elles ont contracté pour leur existence nouvelle, une prédilection qu'on ne saurait faire disparaître toujours, et avec laquelle il faut nécessairement compter. Les parents et les amis de ces familles qui ont vécu aux Etats-Unis, se laissent séduire à leur tour par le tableau qu'on leur fait de cette vie nouvelle, et nous avons l'émigration endémique, permanente, continue, inévitable.

Puisque nous ne pouvons enlever ce mirage et faire disparaître complètement, l'illusion funeste qui attire nos canadiens à l'étranger, que ne travaille-t-on par tous les moyens possibles, à leur donner ici ce qu'ils vont chercher ailleurs? Si un certain nombre d'entre eux préfèrent encore, en dépit de nos bonnes raisons, la vie d'usine et d'atelier à la vie des champs; que ne tra-

vaille-t-on à leur donner des usines et des ateliers? En un mot que ne travaille-t-on à développer assez d'industries pour les occuper et les retenir chez nous.

Nous voyons là le complément de l'œuvre agricole, et nous croyons qu'il sera difficile d'enrayer l'émigration, sans avoir recours à ces deux moyens combinés.

Nous savons que des tentatives en ce sens et des efforts généreux, ont déjà été faits. Mais encore, pour résoudre une question de cette importance, a-t-on fait le possible et l'impossible? A-t-on épuisé tous les moyens à notre disposition?

Il y a peu de fait et il reste encore beaucoup à faire, c'est évident.

Nous invitons les amis qui ont la science et l'expérience, et nous en avons, d'intimes qui les possèdent à un haut degré, à faire connaître leurs vues et à éclairer leurs concitoyens sur ces sujets importants.

C. A. DAIGLE.

## LE JOURNALISME ET LES JOURNAUX

C'est le titre d'un important et très bel article que l'*Observatore romano* consacre aux conférences faites récemment par M. Eugène Tavernier, à l'Université catholique de Lille.

L'organe du Saint-Siège félicite les administrateurs et les professeurs d'avoir fondé une section des sciences sociales et politiques et d'y avoir réservé une place pour le journalisme, "sujet de vive actualité et de très grande importance."

Après avoir approuvé en termes très flatteurs le plan suivi par M. Tavernier, dont il proclame "la compétence autorisée" et résumé les conférences données à Lille, notre éminent confrère expose avec une remarquable lucidité les conditions si difficiles auxquelles est soumise la presse quotidienne. Il signale les obligations innombrables qui pèsent sur elle; principalement la multiplicité de savoir et la variété des aptitudes. Il constate le goût de plus en plus répandu pour les informations et pour les chroniques, au préjudice de l'activité intellectuelle et morale, non seulement chez le journaliste, mais aussi chez le lecteur.

L'*Observatore romano* cite une grande parole qui a été dite, il n'y a pas longtemps, par le Souverain Pontife Léon XIII lui-même, à un éminent écrivain.

"Le souverain Pontife a parlé de l'efficacité et de la nécessité du journalisme catholique. La conclusion est que le journalisme catholique doit contenir non seulement la plus grande quantité possible de nouvelles importantes, mais doit, par-dessus tout, donner beaucoup de place et beaucoup de temps à la polémique sérieuse; car, le *journala imè a une cause à défendre et à soutenir.*

"Ces paroles brèves et si autorisées tracent clairement le devoir du journalisme catholique, le but qu'il doit viser, les moyens les plus convenables et les plus favorables dont il doit se servir pour accomplir le premier et pour atteindre le second.

On ne doit donc pas rédiger le journal pour le journal, ni seulement pour satisfaire la curiosité des lecteurs, ni pour la seule satisfaction des écrivains. Le journal est une œuvre de défense et de revendication au profit de la vérité, par conséquent une œuvre d'enseignement, de conseil et d'action pour ceux qui le lisent. Il doit donc considérer toujours la grande cause dont il se fait le soldat et le défenseur, et toujours d'un œil attentif veiller à l'intérêt suprême de cette cause suprême, intrépide à braver même l'impopularité qui est souvent le sort de la vérité franchement exposée et de la justice réclamée avec énergie.

"Jusqu'à présent, il faut en convenir, le journalisme catholique s'est distingué sur le libéral, non point par l'abondance et la fraîcheur de la chronique, mais bien par sa polémique sage et brillante. Un vieux journaliste libéral l'a dit avec nous: "Si les feuilles libérales ont beaucoup de rédacteurs, les feuilles catholiques ont beaucoup d'écrivains excellents."

"Tels sont, à notre humble avis, les règles, les maximes et les faits, d'après lesquels doit être étudié et résolu le sérieux et important problème de la presse catholique en Italie, spécialement dans les grandes et fécondes assemblées des laïques catholiques, quand les congrès catholiques nationaux passent en revue les besoins et les défauts de notre presse.

"Il nous semble que, pour les écrivains et pour les lecteurs, la réalité et le devoir se résument dans ce qui a été dit: "*Le journalisme catholique doit défendre et soutenir une cause.*"

Il n'est pas difficile de comprendre quelle est cette cause ni ensuite de juger comment et pourquoi elle doit être servie et défendue.

## ECRIN LITTÉRAIRE

## MON JARDIN

“ Chez moi les marbres  
 “ Ne dressent point leurs blanches nudités  
 “ Parmi les arbres,  
 “ Les fleurs, les jets d'eau, fraîches voluptés.”

Mais vous y verrez des rhubarbes,  
 Et des houblons à longues barbes  
 Qui grimpent par dessus les murs.  
 Vous y verrez force laitues,  
 Artichauts aux feuilles pointues  
 Et mille autres fruits déjà mûrs.

J'ai réservé pour les groseilles,  
 Les framboises et les oseille  
 Une planche bien au soleil,  
 Plus loin croit l ail, cher à *Marseilles*,  
 Et des tomates sans pareilles  
 Aux chairs saines, au teint vermeil.

Et les petits pois et les fèves  
 Vus des *Bostonais* en leur rêves,  
 J'en ai pour gonfler un ballon.  
 Et des grimpantes capucines  
 Dont les lèvres sont purpurines,  
 J'en ai pour remplir un salon.

Par ci, par là, des roseraies  
 Sur le fond vert tirent des raies  
 Et mettent des points diaprés.  
 Le pape a ses couleurs sacrées  
 De chrysanthèmes, fleurs dorées  
 Et de marguerites des prés.

Mais dans le lilas qui se penche  
 D'un bleu si tendre vers la blanche  
 Moisson de mes pommiers en fleurs  
 Et le grand pavot écarlate,  
 Mon vieux sang boût, mon cœur éclate,  
 Je vois la France aux trois couleurs.

Car voyez-vous, ce coin de terre  
 Dont je suis le propriétaire  
 Résume pour moi l'univers.  
 Je suis Canadien, mon parlerre,  
 Vous comprenez bien, ne peut taire  
 Ces deux amours qui me sont chers.

JULES LANOS.

## LE RENTIER

C'est le rat dans le fromage, c'est le philosophe, c'est Jean-Jacques satisfait.

Le vivre et le couvert, une maison de campagne parmi les messieurs du village; que lui faut-il davantage ?

Tôt couché, tôt levé, gros et gras, gras et gros, sans fardeau, le plus beau du troupeau, il sourit à la vie et la vie lui sourit.

Doux repos, épargne bienfaisante, vous êtes ses fétiches. Ennemi juré de l'excès en tout ce qui vous est étranger, il ne s'éclaire, ni ne se chauffe plus que de raison et protège sa demeure contre l'invasion du journal.

Pourquoi payer pour lire des menteries ? Le marchand et le notaire l'en abreuvent à l'année pour rien.

Le notaire ! Quel homme à ses yeux ! Ah ! quel homme !... Instruit, marié richement, bel "agrès," plein d'affaires, arrange tout, conduit tout... Par ma foi ! si Théophile n'était rentier, il voudrait être notaire.

Son fils aurait bien pu le devenir, lui, par exemple, s'il eût aimé l'école, car il n'était pas fou !... Mais, tonnerre ! il n'avait que les chevaux dans la tête. Veut dieu, veut diable, il en revenait toujours à ça ; il n'en voulait qu'aux chevaux... C'éclément !...

Ainsi pense le père en drageonnant son tabac, l'honneur du jardin.

Fatigué, il se repose sur un banc champêtre, à l'ombre d'un cerisier favori et de là, promenant son regard sur son petit domaine, se plaît à juger lequel de ses jeunes plants répond le mieux aux bienfaits de la terre et du soleil.

Le soir, il s'endort le plus souvent sur sa chaise avec les dernières rumeurs du jour ; le matin, il mêle sa prière au chant des oiseaux qui présagent l'aurore et salue celle-ci d'une douce libation.

S'il vous arrive d'aller promener votre rêverie sur les grèves du fleuve, peut-être apercevrez-vous une chaloupe longeant les îles prochaines ? C'est le père, c'est l'heureux père qui rapporte d'un tour de pêche des morceaux de bois flottant pour sa cuisine, avec du poisson pour son vendredi. A son retour, le chien, le chat, ses deux amis de cœur s'unissent à lui pour jouir de la capture. Le plaisir de chacun augmente celui de l'autre. On s'épanouit à la ronde.

Pour ce patriarche aimé des dieux, les jours se succèdent et se ressemblent, sauf le

dimanche, où il faut raser sa barbe, se "changer," se rendre à la messe.

Il y va dans un recueillement solennel, portant dans sa main gauche le paroissien romain, réservoir de sa foi, et offrant avec mesure aux connaissances qu'il rejoint en route, sa droite restée libre.

Un évènement vient piquer un brin de variété dans la toile uniforme de sa vie : c'est le retour de l'An. Ce jour-là, les enfants, les gendres, les brus leurs enfants, remplissent la maison, avec tout un essaim de sentiments tendres et de poétiques souvenirs. C'est fête !

Un peu moins de bombance depuis que, rendu au village, il faut tout acheter ; mais s'il n'y en a pas de reste, comme autrefois, on est toujours sûr qu'il y en aura assez.

La vie manquera bien avant les autres dons. Le père le sait et ne demande qu'une grâce : mourir avant sa vieille, sa Gillette si bonne, si belle encore malgré ses rides, malgré la neige de ses cheveux. Celle-ci voulant pour elle même faveur, on a fini par convenir qu'il valait mieux partir ensemble et l'un et l'autre, à cette fin, récitent souvent une prière !...

Un jour, la grosse cloche tinte, le curé passe avec le bon Dieu dans les mains : un homme se meurt, il est mort. Tout le monde le sait et personne ne veut le croire, tant cela s'est vite fait ! Impossible d'imaginer qu'il fût seulement malade ; la veille, le matin même, il rôdait comme d'habitude, en pleine santé comme vous et moi.

On n'est pas grand'chose sur la terre !...

Quant à lui, à moins qu'un homme politique ne l'ait corrompu par la flatterie pour avoir son vote, il emporte dans la tombe la certitude de son néant, n'ayant pas même été... avocat.

Bientôt son nom, dernier vestige de son existence, aura disparu de la mémoire des siens, comme de la croix qui marque le lieu de la sépulture. La croix, à son tour, s'écroulera de vétusté précoce, parmi les herbes St-Jean du cimetière. Le tertre de la fosse s'émiettera en s'abaissant jusqu'au niveau du sol, hauteur inaccessible aux morts les plus illustres, lesquels, la plupart du temps, n'ont eu sur l'humble paysan, d'autre avantage réel que de s'user plus vite et de mourir plus jeunes, plus souillés par les baves de l'envie, plus dégoûtés de notre espèce, plus sceptiques, plus inassouvis, plus pauvres de biens et de vertus.

WILFRID LAROSE.

## LES DEUX PETITS

C'était à la tombée du jour. J'ouvris ma fenêtre au dernier rayon du soleil couchant et au frais du soir. Le tumulte du jour avait cessé dans nos rues ; la ville fatiguée de la chaleur et de l'activité fébrile de la journée rentrait paisiblement dans le calme de la nuit.

Seuls les petits oiseaux, de retour au nid maternel, dans un tendre gazouillis, s'échangeaient leurs souhaits avant de s'endormir.

Je m'étais accoudé, en écoutant cette musique toujours nouvelle du petit peuple ailé, et mes yeux erraient au hasard, lorsque, tout-à-coup, deux enfants placés presque sous ma fenêtre, attirèrent mon attention.

L'un, blond, aux cheveux bouclés, les joues roses, le regard doux et bon, était coquettement habillé. Ses petites mains tenaient un fruit. Il était assis sur le seuil d'une porte. L'autre, à la mine misérable, chétif, en haillons, n'avait de commun avec le premier, que cette candeur et cette bonté qui se reflétaient dans ses grands yeux noirs. Un peu éloigné, il s'était arrêté et regardait le petit riche. Le sourire sur les lèvres, il écouta longtemps son joyeux caquet. Il semblait toute joie de le voir si heureux. L'autre petit, lui, ne le voyait pas.

Voulant jouer avec son fruit, le marmot, aux cheveux bouclés, l'échappa. Il disparut en roulant. Le bambin se prit à pleurer. Ses larmes et ses cris redoublèrent en voyant tout-à-coup le petit pauvre courir avec empressement après son fruit. Celui-ci avait-il cédé à la gourmandise, et se hâtait-il de dérober ce fruit pour s'enfuir ensuite ? Était-ce cela qu'il épiait depuis si longtemps ? Oh ! non, le mioche avait trop bon cœur. Il le ramasse, le nettoye, le sourit sur les lèvres, revient vers l'enfant tout en larmes. Il lui sèche les yeux en lui remettant son fruit, puis, avec une tendresse toute candide, il le baise au front, lui disant de sa voix la plus douce : " Ne pleure pas, mon beau ! "

Cette scène de naïve candeur et de générosité enfantine, ne se termina pas là. Le blond marmot cesse de pleurer, un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres à la suite du baiser de l'indigent. Il veut, à son tour, remettre à son petit ami le bon office qu'il vient de lui rendre. Il regarde son fruit, et, tendant sa petite main, il le lui donne. Le pauvre accepte avec un sourire. Il sépare son cadeau, et en donne une moitié à l'enfant blond. Les deux petits s'asseyent l'un près de l'autre, le bonheur dans l'âme et le

sourire sur les lèvres, savourant leur fruit devenu plus succulent encore.

Quel bonheur pour des mères d'avoir des enfants au cœur si riche. Avec la dame romaine, elles ont droit de s'écrier, en les montrant : " Voilà mes joyaux ! " Cri légitime d'un cœur maternel. Mère riche, votre petit est le plus précieux de vos joyaux, et vous, mère pauvre, votre enfant vous rend la plus riche des mères.

Que dis-je, leur mère ? en ont-ils une encore ? Ces petits anges connaîtraient-ils le vide immense que cause l'absence d'une mère, et toute l'amertume que renferme le nom d'orphelin ? Ah ! je m'arrête ici... Pourquoi ce nuage de tristesse sur un spectacle aussi ravissant !

GUSTAVE DE JUILLY.

## PENSEES PRINTANIERES

Sous le bleu ciel de notre cher pays, la nature enfin sourit au doux printemps.

Combien de poètes, déjà, ont chanté cette charmante saison ! Combien d'autres encore la chanteront tour à tour.

La timide violette même, qui n'a pas, tant s'en faut, la verve de ces rêveurs inspirés, la chante tout bas. C'est que la pauvrete qui, généralement, n'a pour abri que l'herbe des champs, est à la fois heureuse et confuse de se sentir ainsi agréablement transportée à l'ombre d'une FEUILLE D'ERABLE. Elle fera bien triste figure au milieu de ce délicieux Eden.

Et pourtant, ce doit être si bon d'aller, parfois, reposer son esprit sous ce frais ombrage. On est si bien là pour confier à la brise embaumée qui passe ces mille riens intimes qui peuplent le cœur d'une femme, tout dans ce coin exquis est si suavement poétique. Là, c'est l'idéal toujours voilant l'insipidité du côté matériel. C'est le reposoir du cœur en même temps que le rendez-vous des âmes généreuses qui se dévouent au bien de la religion et de la patrie.

Puisse cette feuille bienfaisante, éclore au réveil de la nature, reverdir sans cesse sous les mains vigilantes qui la cultivent.

Allons ! déjà il me faut m'arracher au rêve pour retourner à la réalité, au devoir qui m'appelle ; mais, auparavant, ô chère petite feuille, laisse-moi jeter cette faible note, écho de mes pensées printanières :

Dans la verte ramure,  
En mon âme ravie,  
Ici bas, tout murmure :  
Le printemps, c'est la vie !

VIOLETTE.

## PAGES DE MAITRES

" MON ROYAUME N'EST PAS DE  
CE MONDE "

Ceux qui voudraient la séparation de l'Eglise et de l'Etat et qui prétendent que le Clergé ne doit pas s'occuper de politique, ne manquent pas de rappeler, en toute occasion, que Jésus-Christ a dit : " Mon royaume n'est pas de ce monde."

Précisons le sens de ces paroles.

Lorsque le divin Libérateur dit que *son royaume n'est pas de ce monde*, il parle de ce monde pervers et corrompu qui repousse la justice. C'est ce monde qui s'écrie : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ! Satan est le prince de ce monde, qui hait Jésus-Christ et ses disciples...* C'est de lui que le Sauveur a dit : *J'ai vaincu le monde, et le prince de ce monde sera chassé.*

C'est ainsi que le divin Maître nous donne lui-même le sens de ces paroles : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, c'est-à-dire de ce monde impie qui s'est courbé sous le joug de Satan.

Le Sauveur a dit aussi de ses disciples : *" Ils ne sont point du monde, comme moi je ne suis pas du monde."*

Si donc le royaume de Jésus-Christ est un royaume de *l'autre monde*, il faut dire aussi que les chrétiens sont des hommes de *l'autre monde*.

Et si le royaume de Jésus-Christ n'a aucun droit direct ni indirect sur les *choses temporelles*, il faut en conclure que ses disciples n'ont aucun droit direct ni indirect sur les *choses temporelles* et que, par exemple, un curé de campagne, comme l'a dit M. de Maistre, ne saurait posséder légitimement un jardin, parce que tous les jardins du monde sont de *ce monde*.

Quoi de plus absurde que de telles conséquences ?

La vérité, c'est qu'il y a, dans ce monde, deux sortes de royautés ou de souverainetés : l'une qui est de *ce monde*, et l'autre qui n'en est pas ; c'est-à-dire qu'il existe sur la terre une royauté spirituelle et une royauté temporelle.

La première règne sur les âmes, gouverne les consciences, veille au maintien de la loi divine ; la seconde règne sur les corps, règle les choses civiles et politiques, et veille au maintien de l'ordre extérieur dans la société.

Celle-ci s'exerce par le commandement

des armées, par la levée des impôts, par les peines corporelles qu'elle inflige aux criminels, etc., etc. ; celle-là s'exerce d'une manière toute différente : elle n'a d'autres armes que des armes spirituelles, elle n'inflige que des peines spirituelles, elle ne règne que par la vérité, elle n'a que des sujets volontaires.

En un mot, la royauté spirituelle est à la souveraineté temporelle précisément ce que l'âme est au corps, dans toute la rigueur du mot. Et de même que le corps ne saurait être indépendant de l'âme, de même la souveraineté temporelle ne peut l'être de la souveraineté spirituelle.

Donc, le Clergé qui a reçu de Jésus-Christ la mission de diriger les âmes, d'éclairer les consciences, a le droit et le devoir de juger tous les actes humains, pour les déclarer bons ou mauvais, et, par suite, le droit et le devoir de s'occuper de politique, au point de vue religieux et moral.

(*Croix de Lot et Garonne.*)

LES ABUS DE LA PROPRIÉTÉ  
PAGANISÉE

...Les victimes de Mammon, ce sont ces légions d'hommes, de femmes et d'enfants dont on exploite les forces et le travail, sans souci de leur âme, de leur vie morale et religieuse, de leur éternel avenir : gens de peine et de misère qui, pouvant à peine suffire aux besoins de l'heure présente, sont incapables de songer au lendemain et de se garantir des ressources contre la vieillesse, les maladies et les infirmités. Destinés à être mis un jour au rebut comme des instruments inutiles, sans savoir ce qu'il adviendra d'eux et de leurs familles, ils vivent dans la compagnie de femmes qui, partageant leur labeur, n'ont ni le temps ni la force d'être épouses et mères comme elles devraient l'être. Ils voient leur maison se peupler d'enfants rachitiques et mal soignés de corps et d'âme. Ils ne peuvent jouir d'aucune intimité familiale qui les repose et les console. Ils oublient, dans l'écrasement d'une fatigue sans relâche, leurs plus saints et plus chers intérêts. Les malheurs ! ils sont sans défense contre l'oppression sans avenir, sans foyer et sans Dieu...

R. P. MONSABRÉ.

## LE DEVOIR DES CATHOLIQUES

Il n'y a plus à s'y méprendre : les catholiques, pour sauver leur Foi et défendre leur liberté, ne doivent plus compter que sur Dieu et sur eux-mêmes.

Longtemps nous avons voulu douter, espérer encore, mais aujourd'hui le doute n'est plus possible et l'espérance serait une dangereuse et coupable folie.

Le cœur se resserre, la colère soulève les âmes devant cette trop longue série de coups portés aux droits de l'Église.

Avec quelle habileté infernale n'a pas été élaboré et exécuté le plan diabolique de la déchristianisation de la société ?

Tous, catholiques, ne nous laissons ni effrayer, ni décourager par la grandeur des maux qui s'étalent à nos yeux.

Soyons prêts !

La lutte doit être notre vie ; elle doit raffermir nos espérances chrétiennes et nous consoler des défections de la lacheté et du mépris de ceux sur lesquels nous étions en droit de compter.

Dans nos moments d'angoisse, remontons le cours de l'histoire du monde et nous verrons qu'à travers les âges, les plus brillantes manifestations de la vérité ont été procédées et préparées par ces grandes explosions de l'erreur et du mal. Restons impassibles et confiants en présence de l'audace croissante des impies ; leurs cris de joie, leurs chants de triomphe ne seront pas de longue durée ; déjà nous pouvons entrevoir, au milieu des épaisses ténèbres qui nous enveloppent, l'aurore de la paix religieuse qui point à l'horizon. Avec le concours de notre activité de nos sacrifices et de notre dévouement. Dieu saura tirer le bien de l'excès du mal.

C'est au milieu de la nuit que s'aperçoit le mieux la lumière qui vacille au loin.

Nous savons, nous les croyants, que des déchirements de notre pays naîtra un jour la résurrection des âmes.

Nous sommes loin d'être vaincus : l'indifférence, ce sommeil qui présage la mort a bien pu nous engourdir pendant quelque temps, mais aujourd'hui le réveil est général et innombrable est la légion de ceux qui se préparent vaillamment à soutenir le bon combat.

L'Église n'a jamais été plus visible qu'en ces sombres journées que nous traversons. Il semble qu'on l'ait rendue plus belle, plus brillante en cherchant à la couvrir de boue.

On étudie son passé, on fouille son his-

toire, on discute son action ; un travail incessant se fait dans les esprits, dans les cœurs restés honnêtes, qui amènera les masses à reconnaître son impérissable vitalité et la sublimité de sa mission.

Oui, soyons prêts !

Le devoir des catholiques et de ne pas faiblir, de posséder un christianisme viril, de ranimer leur foi et de la faire sortir des tics des routines où nous l'avons trop longtemps retenue.

A ces conditions, l'avenir est à nous.

ABBÉ C. RACT

(Du Peuple Français)

## IL EN A LE DROIT ET LE DEVOIR

Dans notre société moderne, avec l'égalité devant la loi et le *suffrage universel*, ces glorieuses conquêtes du siècle des lumières, tous les hommes ont acquis le droit de faire de la politique, tous sans exception : les rationalistes, les socialistes, les communistes, les francs-maçons, les impies, les athées, les apostats, les radicaux, les ignorants, les idiots, les histrions, les romanciers, les chansonniers, les caricaturistes, les sectaires, les solidaires, les concubinaires, les révolutionnaires, les diffamateurs, les corrupteurs, etc.... Tous les libres-penseurs ont le droit de se poser en réformateurs de la société, d'user de tous les moyens pour assurer le triomphe de leurs idées, qui n'ont jamais produit que des ruines ; ils ont, en un mot, le droit de s'occuper de politique, et le prêtre seul n'aurait pas ce droit !

Quoi ! cet homme dont les enseignements ont civilisé le monde, cet homme qui est l'ami de tous les malheureux, le consolateur des affligés, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur des torts, des désordres, des injustices qu'engendrent trop souvent de désolantes doctrines ; cet homme dont la vie n'est qu'un long dévouement au bonheur de ses semblables, qui consent à échanger toutes les joies domestiques, la jouissance de tous les biens, contre les devoirs pénibles de fonctions obscures et quelquefois rebutantes ; cet homme qui visite le malade, soulage le pauvre, essuie les pleurs de l'infortuné, fait couler ceux du repentir ; qui éclaire l'ignorant, affermit dans le bien les âmes troublées par les orages des passions ; cet homme qui, à l'heure où le plaisir appelle tous les autres hommes aux fêtes, aux spectacles, aux assemblées mondaines, vole au chevet du mourant

pour l'entourer des consolations de l'espérance et de la foi ; cet homme de Dieu et de la société ; cet homme de toutes les bonnes œuvres, et, nous ne craignons pas de le dire, de toutes les lumières et de toutes les vertus ; qui, par son ministère, par le caractère dont il est revêtu, par les engagements qu'il a contractés, a pour mission de faire à ses semblables tout le bien dont il est capable, cet homme n'aura pas le droit d'enseigner ce qui rend les peuples heureux et les sociétés prospères !

Tous les hommes, sans distinction, auront le droit de s'occuper de politique, pour la rendre souvent impie, sauvage, désastreuse, et le prêtre seul n'aura pas celui de la rendre chrétienne, bienfaisante, civilisatrice !

N'est-il donc plus citoyen, parce qu'il est plus éclairé, plus vertueux, plus dévoué que tant d'autres ?

Allons ! cela n'est pas sérieux ; et nous concluons que le prêtre a non seulement le droit, mais le devoir de s'occuper de politique.

(*Croix de Lot et Garonne*)

\* \*

Un médecin, grand apôtre agricole et colonisateur, nous écrit : " Votre FEUILLE D'ERABLE est superbe : mérite tous les succès. "

### PORTIER, CHANTRE ET ORGANISTE

Les journaux de Thuringe nous rapportent cette amusante anecdote, qui s'est passée récemment dans une petite ville de la contrée où le portier-consigne de la gare est en même temps un joueur d'orgue émérite et rempli à l'église les fonctions d'organiste et de chantre.

Pendant les fêtes de Noël, cet employé mélomane, se sentant très fatigué par suite du surcroît de travail que lui imposait les nombreux trains supplémentaires fit prévenir le curé qu'il n'irait pas à l'église.

Comme personne ne pouvait le remplacer, on insista beaucoup auprès de lui, et il finit par se décider à aller jouer et chanter l'office de minuit.

Mais, à peine était-il installé à son pupitre, qu'il s'endormit profondément.

Que se passa-t-il alors ? Il vit sans doute en rêve les nombreux trains qui, toute la journée avait traversé sa gare, et, se réveillant soudain au milieu d'un silence profond, il se mit à crier de sa plus belle voix.

— Les voyageurs pour Carlsruhe, en voiture !

Quand on fait trois métiers, on les fait toujours très mal tous les trois.

### CADEAUX DE NOCES

On a l'habitude de faire de singuliers cadeaux de noces au Dakota !

Voici la liste de ceux qui ont été faits à un jeune couple appartenant à ce que l'on appelle là-bas la bonne société.

Un jeune bouledogue, un chien jaune et un épagneul, une pipe et une blague à tabac, un fusil de chasse, un couteau poignard, une carabine de dame, trois chiens, un coq de combat un violon, un mandoline, un caniche moucheté, un matin anglais et une paire de pistolets d'arçon à monture d'argent.

### UN PEU DE TOUT

UNE FILLE DOIT APPRENDRE.—A cuire.

A coudre.

A être gentille.

A recommander.

A fuir l'oisiveté.

A garder un secret.

A faire du bon pain.

A soigner les malades.

A être vive et joyeuse.

A prendre soin de bébé.

A raccommoier les bas.

A se passer de servante.

A respecter la vieillesse.

A éviter les commérages.

A tenir sa maison propre.

A maîtriser son caractère.

A se mettre avec propreté.

A égayer un mari morose.

A être le charme de sa maison.

A enlever les toiles d'araignée.

A voir une souris sans se pâmer.

A se donner beaucoup d'exercice.

A marier un homme pour son mérite.

A être l'appui la force de son époux.

A lire d'autres livres que les romans.

A ne pas se mêler de littérature fleurie.

A être une femme forte en toute circonstance.

A porter des souliers qui ne lui cassent pas les pieds.

### Pensée

C'est un grand art que de savoir refuser, de renvoyer content celui dont la confiance rencontre un échec.

## LES JEUNES LITTÉRATEURS CANADIENS

Galerie Historique, par Albert Ferland.

## I

QUAND il m'arrive — plaisir assez rare — de mettre la main sur une œuvre qui dénote, de la part de son auteur, des qualités solides, des connaissances bien équilibrées, des idées nettes et compréhensives, je m'empresse de la souligner d'un bout d'article au public connaisseur et dillettante.

Ainsi, je ne saurais passer sous silence le travail qu'un de nos confrères les plus estimés — artiste et publiciste à la fois — M. Albert Ferland, de Montréal, vient de terminer, et qu'un nombre assez restreint de ses amis ont eu l'avantage d'admirer et de l'en féliciter avec bonheur.

Il s'agissait de réunir, dans un cadre limité, la photographie de dix-sept personnes comprenant à peu près tous les jeunes littérateurs de l'heure présente.

De prime abord, il semble facile de fonder, dans un ensemble parfait, ces diverses figures de jeunes gens qui sourient à l'avenir et à la plupart desquels l'avenir lui-même promet de riantes baisers, de douces et glorieuses consolations et de tendres caresses; cependant, lorsque l'on a jeté un coup d'œil attentif et scrutateur sur le tout de l'œuvre, on s'aperçoit vite que réussir dans un pareil travail n'est pas "ce qu'un vain peuple pense." Dans l'agencement seul des diverses parties, dans le choix même des figures qui doivent s'associer deux par deux, dans l'alignement des draperies, au faite, le choix des vers appropriés, à la base, le déploiement des drapeaux, aux côtés, et l'heureuse disposition tout en haut, au centre, d'un dessin emblématique aux rayons multiples jetant des torrents de lumière.... non pas sur d'obscurs blasphémateurs.... mais bien sur un cercle de personnalités littéraires déjà marquantes dans le domaine des lettres et des arts; tout cela démontre qu'un sentiment profond et sincère, des goûts très artistiques, une connaissance approfondie des règles de la symétrie et des données de la science des lignes, ont précédé à ce travail consciencieux de l'artiste véritable qu'est Albert Ferland.

Voilà pour le fini de l'ouvrage, la partie où l'artisan montre ses capacités et donne la juste mesure d'un talent réel.

Mais il reste encore à dire un mot des personnalités intéressantes qui font l'objet de cette œuvre éminemment historique.... j'allais dire patriotique. Je crois qu'il serait intéressant de donner ici une étude physiognomique de tous ces sujets sympathiques dont les noms ne sont pas encore acquis tout-à-fait à l'histoire, mais qui devront, pour le tout ou pour partie, jouer un rôle prépondérant parmi nous.

## II

ADJUTOR RIVARD. — Ferment trempé pour les luttes futures. Figure ouverte, un front caressé des muses, et que les brises de la mer et les souffles parfumés des forêts ont rafraîchi souvent. Comme tous les humbles, il est fort, et le sillon qu'il trace sera ferme et durable. Il fait bon d'être l'ami d'un écrivain.... comme l'est Denis Ruthban. Le voir, l'apprécier et ne plus l'oublier. Demandez-le à "Bluet" et à "Brin d'herbe."

J. M. AMÉDÉE DENAULT. — Un type français, littérateur parisien... avec une forte dose de mysticisme de bon aloi. Une physiognomie qui me dit de suite que sur certains points il y a plutôt des accommodements avec le ciel qu'avec lui. Cœur généreux, large; il doit être doux et bon, quoique ferme après mûre réflexion. Il y a un bâton de... je ne sais quoi dans son sac, si la politique ne le prend pas; ne semble pas fait pour les luttes du Forum; mais sera plutôt le doux poète mystique qui murmure dans ses chastes chants ce que le cœur naïf et bon a de meilleur en lui. Jules St-Elme n'a pas encore dit son dernier mot, c'est un fervent de l'art, que l'or ne tentera jamais. Denis Ruthban et Jules St-Elme ne sont pas ce que l'on peut appeler "*primi inter pares*," mais bien les premiers des plus en vue de nous tous.

G. A. DUMONT. — Très comme il faut, doit être minutieux jusque dans les détails moindres, ce qui n'est pas un défaut — tant s'en

faut — surtout en littérature. S'il a des loisirs, ce ne sont pas ceux d'un homme du peuple, car sa figure n'a rien du *vulgum pecus* des Anciens. Il doit flairer de loin ou bien je brise ma plume de physionomiste!

PIERRE GEORGE ROY. — Quasi un Pays, à moi, mais sûrement un de ceux chez qui la valeur n'a pas attendu le nombre des années. C'est un Bénédictin en habit laïque; on dirait à le voir là, dans le cadre, qu'il sourit à quelque découverte importante dans nos archives poudreuses. Très sérieux, en apparence, mais peut-être, par un contraste étrange, le plus gai des compagnons à qui les liens du mariage seront des chaînes d'or.

GERMAIN BEAULIEU. — S'il est très grand — ce que j'ignore — c'est un ascète... ou un poète fervent. Il y a du Napoléon Légende en lui. Tête ferme de Breton, c'est-à-dire qu'il est un pur de sa race, comme nous tous. *Quò non cscndat!*

E. Z. MASSICOTTE. — Un bon enfant qui doit se sentir heureux de travailler de la bonne besogne, d'écrire des petits poèmes en prose, et de faire des voyages assez longs pour se remplir le cœur et l'esprit de douces et caressantes choses. C'est un juge en herbe: sérieux, réfléchi, tenace. Il y a en lui plus que de l'étoffe du pays.

PIERRE BÉDARD. — Le plus joli garçon du monde, si j'en juge par sa photographie doit être inconstant... Je ne dis pas en amour! mais capable d'entreprendre un travail très sérieux, et le mener à bonne fin. Figure de tribun, d'orateur chatié; mais ne soignera bien peut-être que la cause des jeunes dont il est un ornement.

Stanford, Avril 1896.

VIATOR.

(A suivre)

### VICTIME DE SON DEVOUEMENT

Il s'agit d'un chien du Saint-Bernard: il se nommait Barry. Ce fidèle et infatigable serviteur, qui a sauvé dans sa vie plus de 40 personnes, avait une ardeur inconcevable. Quand il pressentait l'approche d'un orage, rien ne pouvait le retenir au couvent. Il partait à l'instant pour parcourir tous les endroits dangereux du passage. Ayant trouvé un jour sous une voûte de glace, un enfant égaré, à moitié engourdi et déjà pris du funeste sommeil, il se mit à le lécher, à le réchauffer avec sa langue jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé; puis il fit si bien par ses caresses, que l'enfant

comprenant son intention, se plaça sur le dos de l'animal et se tint cramponné à son cou. Barry mourut dans des circonstances tragiques. Dans le temps qui suivit la bataille de Marengo, un des nombreux soldats qui allaient rejoindre leurs corps en Italie s'égara dans le dangereux passage. La fatigue et le sommeil l'avaient déjà terrassé, lorsqu'il se réveilla tout à coup, sous le poids d'un animal énorme. Terrifié, il lui plongea son sabre dans le corps. C'était Barry que l'on retrouva couché dans son sang, tué par celui qu'il avait voulu sauver!

### UN VŒU EXAUCÉ

*La Semaine Religieuse* de Laval raconte ce trait, qu'elle tenait de la bouche de Mgr Sauvé, le pieux et savant prélat qui vient de mourir dans cette ville et dont la vie toute entière y est résumée:

Le 14 juin 1817, au moment même de la naissance de l'enfant, à Ernée, la procession de la Fête-Dieu passait sous les fenêtres de la maison familiale, au chant des hymnes sacrées. Le père, homme d'une foi ardente et robuste, prit son fils entre ses bras et dit en tombant à genoux: Mon Dieu! je reçois de vos mains mon cher premier-né, je vous l'offre en retour. Bénissez-le et faites qu'il vous soit consacré!

Ce vœu a été dignement rempli: c'est bien une vie tout entière et saintement consacrée à Dieu et à son Eglise qui vient de s'éteindre.

### LA PEINE DU "CHAT"

Depuis trente ans, la Cour d'assises de Londres n'avait pas prononcé autant de condamnations à la peine du *cat*, c'est-à-dire du "chat à neuf queue" ou du fouet. Cette peine terrible n'est jamais appliquée isolément; elle est toujours accompagnée de prison, de *hard labour* ou de servitude pénale.

En cette session, le "cat" a été ordonné sept fois contre des individus condamnés à recevoir 20 ou 25 coups. L'instrument du supplice est une sorte de martinet formé de neuf minces lanières de cuir tressées, avec des nœuds de 5 en 5 centimètres, et manié, non par le bourreau ordinaire qui se borne à pendre, mais par un bourreau spécial; les exécutions ont lieu dans la prison de Pentonville.

Généralement, le supplicé s'évanouit entre le huitième et le dixième coup.

## MIETTES HISTORIQUES

A TRAVERS L'HISTOIRE DE  
MONTREAL.SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET  
SCIENTIFIQUES.

\* \* Le Conseil des Arts et Manufactures, dont le siège principal est à Montréal, mais dont le contrôle s'étend sur toute la province de Québec, a été fondé en 1873 par le gouvernement provincial.

Ce conseil a pour mission de travailler à l'avancement des arts ainsi qu'au perfectionnement des études techniques et industrielles.

Chaque hiver, il ouvre des classes du soir où toutes les personnes désireuses de compléter leurs études artistiques, sont admises gratuitement.

Son bureau est au No. 76, rue Saint-Gabriel.

\* \* C'est en 1874 que fut fondée l'Association littéraire et de bienfaisance des jeunes Irlandais; elle reçut ses lettres-patentes en 1875.

Son objet est d'encourager la littérature et de protéger ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin de secours. Elle possède un gymnase et une salle où les jeunes gens s'exercent à l'art de la parole, en discutant divers sujets littéraires ou historiques.

M. Joseph O'Brien en était le président en 1891. Le bureau de direction se compose de onze officiers et de trente-six membres faisant partie du comité de régie.

Le lieu de réunion est au No. 19, de la ruelle Dupré.

\* \* La Société Médicale de Montréal a été fondée le 8 novembre 1877.

Ses principaux fondateurs furent les docteurs Coderre, Bibaud, Peltier, Rottot, Larocque, Dagenais, Nollin, O. Bruneau, J. W. Mount, E. P. Lachapelle, Dubuc, Brosseau, E. Desjardins, Ricard, L. J. P. Desrosiers, A. Dugas, Poitevin, Durocher, Vilbon, Meunier, Quintal, Leblanc, Plante, Ferrin, Deschamps, Perrault, de Bondy, E. Robillard et Geo. Grenier.

Cette association publie une revue mensuelle qui porte le titre de *Revue Médicale de Montréal*.

\* \* L'Institut Fraser est un don généreux fait, en 1878, par les exécuteurs testamen-

naires de M. Hugh Fraser, suivant le désir du testateur.

Cet institut occupe un vaste édifice construit en briques et situé à l'encoignure des rues Dorchester et Université.

La bibliothèque se compose de plusieurs mille volumes. La plus grande partie des livres sont en langue anglaise.

Le premier président a été le sénateur J. J. C. Abbott.

\* \* M. Joseph Venne, qui est devenu par la suite un architecte de talent, mais qui, dans le temps, n'était qu'un jeune homme, réunissait un soir, à sa résidence, (No. 264 rue Season) quelques amis pour causer littérature. C'était le 15 mai 1878. MM. T. Dubreuil, H. A. Hétu et G. A. Dumont assistaient à cette réunion.

On décida, dans le cours de la soirée, de fonder une nouvelle société, qui devait porter le nom de club littéraire Papineau. Une constitution, qui avait été écrite d'avance, fut lue et adoptée. M. Venne fut élu président, et M. Dumont, secrétaire.

Le 7 octobre 1878, le club fêta l'anniversaire de son patron, l'honorable Louis J. Papineau, par un goûter qui eut lieu à la "Maison Saint-Denis." Discours, déclamations, chants, rien ne manqua pour rendre les agapes on ne peut plus agréables.

Ce club, qui eut une existence d'environ deux ans, employa bien son temps, ainsi que nous avons pu le voir en lisant les procès-verbaux des séances.

\* \* Dans le but de réunir ensemble les jeunes gens qui sortent des collèges, et de leur assurer un lieu de réunion, M. l'abbé Collin, supérieur du Séminaire de St-Sulpice, fonda, en 1885, le cercle littéraire Ville-Marie. Il désigna M. l'abbé Pierre Hamon pour en être le directeur.

Dans la première année, ce cercle ne comptait que quarante membres; en 1893, il en comptait au-delà de trois cents.

Le Cercle Ville-Marie possède une bibliothèque, une salle d'amusements et de spectacles.

Le premier président a été M. L. J. T. Maréchal, ses successeurs ont été MM. Labine, Cardinal, Godin, Féron, Primeau, Lafontaine, L. Montpetit, J. G. Boissonnault, etc.

Il ari s le printemps de 1892, le Cercle donna une série de trois conférences, afin de commémorer le 250e anniversaire de la fondation de Montréal. M. l'abbé Rousseau fit la première conférence ; il lut un travail intitulé *Le 18 mai 1942*. M. S. Côté le suivit et donna lecture d'un écrit sur le *Patriotisme du travail*. M. Louis Fréchette termina la série des conférences par *Quelques types québécois*.

Le 12 octobre 1892, quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique, le Cercle tint une séance littéraire et musicale. Le R. P. Gaffre, dominicain, fit une magnifique conférence sur Christophe Colomb.

\*\* La Société des Etudes Historiques fut fondée, en 1885, par un groupe de Canadiens-Anglais, afin de répandre davantage l'étude de l'histoire du Canada et de tout ce qui s'y rattache.

M. Thomas MacDougall en fut le premier président. En 1891, M. W. G. White occupait cette position.

Les réunions des membres se tiennent à la salle du Musée d'histoire naturelle, rue Université.

\*\* La Société des Ingénieurs Civils a été fondée en 1887, afin de réunir ensemble tous les ingénieurs civils du Canada dans un but de protection. Le premier président a été M. Thomas C. Keefer.

En 1891, le colonel sir Casimir Gzowski en était le président, et M. Henry T. Bovey, le secrétaire.

Ses bureaux sont au No. 112, rue Mansfield.

\*\* La Société Canadienne de Sténographie fut fondée le 8 avril 1888, afin de répandre au Canada la sténographie de l'abbé Duployé. Elle était calquée sur les sociétés semblables existant en France.

Cette société se composait de membres fondateurs, de membres honoraires, de membres actifs et de membres correspondants.

M. Denis R. Perrault en fut le premier président, et M. J. Henri Bertrand le premier secrétaire.

Peu de temps après sa fondation, cette société fit, dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, une exposition très intéressante de divers travaux sténographiques.

La Société de Sténographie Canadienne s'éteignit deux ans après sa formation.

\*\* La Société de Médecine Pratique de Montréal fut formée en 1888, par le Dr

Hingston, dans le but de créer un traité d'union entre les divers médecins de la ville.

Le premier président fut le Dr Hingston. En 1891, ce dernier en était encore le président ; Dr A. A. Foucher, secrétaire.

\*\* La Société adontologique, fondée en 1889, se donne pour tâche de travailler à l'avancement de l'art dentaire au Canada. Elle est composée exclusivement de médecins.

Le premier président a été M. E. B. Ibbotson ; M. A. S. Brosseau occupait la présidence en 1891.

\*\* Le Cercle littéraire Dollard a été fondée le 19 mars 1889, par un groupe de jeunes gens désireux de répandre le goût de la littérature.

Ses divers présidents ont été MM. R. Brunet, P. J. Bédard et J. Jehin-Prume.

Parmi ses membres, qui étaient au nombre d'une centaine, on remarqua les noms de plusieurs jeunes gens qui jouèrent plus tard un certain rôle soit dans la politique, soit dans les professions libérales.

L'existence de ce club n'a été que de deux ans.

\*\* Le Club de la Presse, qui eut une vie fort éphémère et dont les salles de réunion et amusements étaient à l'encoignure de la rue Saint-Jacques et de la Côte Saint-Lambert, fut fondé le 26 mars 1889. Ce soir-là, en effet, quelques journalistes se réunirent dans les bureaux de la *Gazette*, afin de jeter les bases de cette nouvelle association et d'entendre la lecture du projet de constitution qui était semblable à celle du Club de la Presse de Toronto. Cette constitution, après avoir subi quelques modifications, fut adoptée à l'unanimité.

Les élections qui eurent lieu immédiatement après, donnèrent le résultat suivant : Président, R. S. White, de la *Gazette* ; premier vice-président, P. M. Sauvalle, de la *Patrie* ; deuxième vice-président, G. H. Flint, du *Witness* ; trésorier, H. S. Stafford, de la *Gazette* ; secrétaire-financier, H. Harvey, du *Trade Review* ; secrétaire-général, D. Ayton, du *Herald* ; Comité de direction : MM. A. F. Pirie, du *Star* ; Jas. Harper, du *Witness* ; W. A. Ritchie, du *Herald* ; A. C. Würteie, de la *Presse* ; A. Mosher, de l'*Empire* ; Jos. Lessard, du *Monde* ; G. Desaulniers, de l'*Etendard* ; C. Marsil, du *Star*.

G. A. DUMONT.

## PLEBS RUSTICA

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe,  
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttèrent,  
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.  
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient ?

Aux anciens, il fallait la plaine et la charrue,  
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;  
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue,  
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle ;  
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.  
Les fils étiolés ont le visage pâle ;  
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes viles,  
Et le joug paternel pesait à leur fierté.  
Les voyez-vous, épars sur le chemin des villes,  
Tous ces riches d'espoir qu'attend la pauvreté.

Ils ont fui le village et vidé la chaumière,  
Abandonné leur ciel, leurs parents, leurs travaux,  
Le siècle devant eux agitant ses lumières,  
Quelque rêve imbécile agite leurs cerveaux.

Or, ayant pris l'outil, la machine ou la plume,  
Ils font, du travailleur blême aux scribes pâlots,  
Des déclassés, en qui la colère s'allume  
Quand pour eux le hasard a mal choisi les lots.

Les terres autour d'eux étaient pourtant fertiles.  
N'importe ! Ils ont cherché l'impossible bonheur,  
Dépensant follement, en des jours inutiles,  
Des trésors de santé, de jeunesse et d'honneur.

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,  
Géné les citadins, géné les artisans.  
Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches,  
Les paysans devaient rester des paysans.

De que's fardeaux leurs mains sont-elles délivrées ?  
S'ils ont jamais foulé le marbre des palais,  
C'est que leur dos portait l'oripeau des livrées,  
Et les hommes d'hier aujourd'hui sont valets.

Pauvre gens, au démon qui vous soufflait l'envie,  
A l'esprit tentateur, il fallait dire : " Non ! "  
L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,  
D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom.

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages,  
L'amère ambition vous a gâté le cœur.  
Civilisés ! Pourquoi ? Quand vous étiez sauvages,  
Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur.

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,  
Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?  
Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,  
Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Les bourgeois, où des fleurs s'était caché le rêve,  
N'ont-ils pas su tenir leurs promesses de fruits ?

Dans quel arbre maudit a donc manqué la sève ?  
Les prés ont-ils souffert ? Les bois sont-ils détruits ?

Rien n'est changé : les bois ont toujours des cépées,  
Des bouleaux argentés et des chênes puissants,  
Et les mêmes senteurs de nos herbes coupées  
S'élevaient pour griser les derniers paysans.

Les branches ont ployé sous la charge des pommes,  
Mais l'arbre couronné ne sait pas défaillir.  
Un jour, pleins de fruits mûrs, il attendra les hommes,  
Et ne verra pas ceux qui devaient les cueillir.

Rien n'est changé pourtant ! Là-bas, le trèfle rouge  
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant ;  
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge,  
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,  
Mais quels féconds labours, mais quels joyeux hymens.  
Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,  
Si le flot des absents remontait nos chemins !

O Terriens échappés, la Terre vous réclame !  
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,  
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme  
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.

Le vieux sol remué lui garde des largesses  
Dans le divin trésor de la fécondité,  
Sa famille augmentée augmente ses richesses,  
La fortune sourit à sa paternité.

Armé de sa charrue, il brave la famine ;  
Le légitime orgueil du sillon bien tracé  
Mêle un éclair de joie aux splendeurs de sa mine,  
Et Dieu bénit la terre où cet homme a passé.

Il trouve des plaisirs où sa gaité le mène,  
C'est un joyeux ; il a, ce maître du labour,  
Ajouté sa lignée à la famille humaine,  
Dans son lit le calcul n'a pas sali l'amour.

Mais, écoutez ! Au fond de campagnes désertes,  
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi,  
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes,  
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne  
Vers la femme, à l'endroit où ses pères sont morts !  
Du métier désappris que l'absent se souvienne !  
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?  
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent.  
Un corps sain peut marcher sous une âme percante,  
Le laboureur futur, nous le voulons savant.

Fier, aimant son village avec idolâtrie,  
Fraternel et croyant, mais, devant l'étranger,  
Assez terrible encor pour venger la Patrie,  
Si quelque peuple essaie un jour de l'outrager !

PAUL HAREL.

## JEUNES ET VIEUX

Nos lecteurs ont suivi, avec un intérêt que certains d'entre eux nous ont manifesté très aimablement, les divers articles publiés sous ce titre "Jeunes et Vieux," par quelques-uns de nos collaborateurs.

Peut-être nous sera-t-il permis de résumer le débat et d'essayer d'en tirer les conclusions.

C'est Gabriel Aubray qui, à propos d'un livre de M. Doumic, a engagé la bataille.

Gabriel Aubray constate ce fait que beaucoup de catholiques se tiennent en dehors du mouvement intellectuel de notre époque ou refusent de le seconder.

Les uns se cramponnant aux vieilles choses, s'obstinent à tourner le dos à l'avenir. Ayant une peur instinctive et invincible de tout ce qui leur paraît neuf, ils condamnent *a priori* toute tentative qui voudrait ouvrir des voies nouvelles à la littérature, à la poésie, à la science, à la politique, à l'économie sociale et à l'art.

Les autres, au contraire, acceptent volontiers les idées d'avant-garde, et vont même jusqu'à des théories qui sentent le fagot. Mais pour que ce mouvement d'avant-garde les intéresse, il faut qu'ils le trouvent chez les sceptiques ou chez les mécréants. Pour eux, une doctrine ne mérite l'attention que si elle porte une marque connue; si, par exemple, M. Brunetière, M. Deschanel ou autres pontifes en ont fait l'objet d'une conférence, si elle a paru en article dans le *Figaro*, le *Gaulois*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Vie parisienne* ou la *Revue de Paris*.

Les premiers se désabonnent de leur journal ou de leur revue si le journal ou la revue leur servent des idées nouvelles; les seconds, qui n'ont jamais déplié le dit journal ou coupé les pages de la dite revue, refusent de s'y abonner sous prétexte que les idées nouvelles ne s'y trouvent pas.

Et ainsi les uns et les autres découragent les jeunes talents, et les jeunes talents s'éloignent, et ils vont chez nos ennemis, et leur foi devient inactive, si elle ne sombre pas.

Voilà ce qu'a dit en substance Gabriel Aubray; et Gabriel Aubray nous semble avoir raison.

Alors Yves Le Querdec parla :

Ces jeunes qui nous quittent ainsi, dit-il, se font une illusion profonde, s'ils croient trouver ailleurs plus de liberté que chez nous; ils en trouveront moins, sûrement.

S'ils peuvent aller plus loin d'un côté, il leur sera interdit d'aller aussi loin d'un autre; si, dans tels et tels domaines, ils ont un terrain plus vaste, dans le domaine et sur le terrain catholique leur élan sera brisé; et si, chez nous, certains sont intolérants pour certaines idées, chez d'autres l'intolérance s'applique à d'autres idées. Sans doute, dans la maison d'en face, on peut trouver rétribution, décoration et renommée, mais on n'a pas le droit de déployer son drapeau, de le faire flotter à l'air libre, de praler ouvertement de Dieu, de la vérité chrétienne, de la sainte Eglise de Jésus-Christ, et nous qui restons dans les vieilles demeures, nous n'achetons pas trop cher le droit d'être ouvertement croyants, en le payant d'un peu de vaine gloire, de quelques louis ou d'un bout de ruban.

Ainsi parla Yves Le Querdec, et Yves Le Querdec n'eut pas tort.

Survint le docteur Franck.

Le docteur Franck reprit la thèse de Gabriel Aubray. Il expliqua qu'être catholique c'est fort beau, mais que cela ne doit pas obliger un homme à renoncer au désir, désir qui peut être un devoir, d'exercer une action intellectuelle autour de soi. Que trop souvent, au grand dommage de notre cause, on excommunie ou on dégoûte ceux qui, parmi nous, ont cette si légitime prétention. Et, en sa qualité d'homme scientifique, notre docteur documenta sa thèse d'exemples probants.

Or tout cela nous parut très raisonnable et absolument conforme à la vérité.

Fernand Payen prit alors part au débat.

Le mal, dit-il, vient de deux causes. D'abord, de ce que, oubliant le vieil adage chrétien *In dubiis libertas*, les "vieux" font du dogme mal à propos.

Substituant des opinions à la vérité, ils multiplient, avec une prodigalité qui n'a d'égale que leur intransigeance, les notes d'hérésie et les actes de foi. Ensuite, de ce que, d'ordinaire, ces mêmes "vieux" n'ont sur la généralité des questions aucun programme positif, leurs enseignements se composant surtout de négations. C'est la secte des "anti": anti-démocrates, anti-socialistes, anti-républicains, etc.

Et il nous a paru très juste, cet article de Payen.

Le parti des "vieux" était décidément en minorité, lorsque d'Azambuja vint à son secours.

D'Azambuja tailla sa bonne plume et là, crânement, il défendit "l'antiquité." Les vieux partis, les vieilles idées, les vieux manoirs, les vieux royalistes, les vieux carlistes, les vieux jacobistes, même le vieux drapeau blanc, y passèrent tour à tour. Il n'y manqua que les vieilles perruques et les vieux chapeaux; cela uniquement d'ailleurs pour que l'article ne fût pas trop long. D'Azambuja nous montra les "ancêtres" à cheval sur les principes et faisant d'héroïques chevauchées, il nous dit qu'à casser les vitres on a tôt fait de prendre un rhume et qu'il ne voit à cela aucune nécessité; qu'être catholique, c'est accepter d'avance une certaine infériorité au point de vue du succès, à cause des moyens dont on ne peut user honnêtement.

Et d'Azambuja a tant d'esprit qu'il faut toujours lui donner raison.

Enfin Léon Danet, pour clôturer la série, nous indiqua les trois qualités du "jeune" à savoir: la vigueur, la souplesse et le manque d'expérience. La vigueur qui fait résister même à une atmosphère un peu viciée, qui ne craint pas la contradiction, qui est à la fois une force de résistance et de conquête; la souplesse par laquelle on s'adapte aux divers milieux, on pénètre partout et on parle ses idées dans la langue de ceux qui ne les partagent pas; le manque d'expérience, en écrivant ce mot avec une majuscule — ce qui tient lieu d'explication.

Et tout cela était fort bien.

Entre temps, Max. Turmann, trouvant qu'on avait oublié d'éclairer la lanterne et que ces termes "jeunes" et "vieux" ne rendaient peut-être pas l'idée que l'on voulait leur faire exprimer, demanda une définition préalable, afin de ne pas se perdre en des querelles de mots.

Nous trouvâmes tous cette proposition fort prudente et l'abbé Klein répondit:

On appelle "vieux" celui qui ne progresse plus, ayant été arrêté dans son développement. Le "vieux" en est encore à ce qu'on lui a appris au collège; il compare toutes les idées nouvelles à ces notions antérieures qu'il n'a jamais pris soin de réviser et juge d'après ce criterium. Le "jeune" au contraire est celui qui ne s'arrête sur aucune borne, s'efforçant toujours d'augmenter la part de vérité qu'il a pu acquérir. Il est loin de se croire infaillible, de se prendre pour l'Eglise ou pour la raison; il écoute ses contradicteurs et se fait un vrai souci d'être

tolérant. Entendu dans ce sens, ce n'est ni une question d'âge, ni une question de parti, ni une question d'opinion; il y a des "jeunes" et des "vieux" à tous les âges, dans tous les partis, dans toutes les opinions.

Et la sagesse, comme toujours, fut sur les lèvres de l'abbé Klein, quand il nous dit cela.

Tel fut le débat. Nous avons essayé de le résumer le plus clairement possible; dans un prochain article, nous dirons notre sentiment.

L'ABBÉ NAUDET.

(Du *Monde*, de Paris.)

## SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

Voici en quels termes un journal de Québec annonce la déconfiture de l'Union Saint-Joseph de Lévis:

"Les sociétés de bienfaisance rendent à la classe ouvrière des services incalculables. L'une de celles qui a le plus fait dans ce sens, c'est sans contredit l'Union Saint-Joseph, de Saint-Joseph de Lévis. Nous le proclamons en connaissance de cause.

Nous pouvons citer entre autres un pauvre ouvrier de Québec qui en a retiré pas moins de \$1,500 pour cause de maladie.

Malheureusement, elle a été trop prodigue et se trouve aujourd'hui dans des difficultés financières qui nécessiteront probablement sa dissolution."

Les sociétés de secours mutuels sont forcément soumises aux lois qui régissent le monde économique, dit le "Pionnier," de Sherbrooke.

Leurs administrateurs peuvent momentanément ignorer la maxime qui enseigne que personne ne peut donner ce qu'il n'a pas; mais ce régime d'aveugle imprévoyance n'a qu'un temps.

Le grand danger pour ces sociétés provient, en général, de ce que leurs constitutions ne protègent pas suffisamment l'intérêt commun contre les exigences des particuliers. Et la conséquence est que l'individualisme y possède trop d'influence, au détriment du corps social.

### Pensée

Aveu:

Il en est du vice comme de la peste. Il a ses miasmes qui corrompent l'air moral: c'est ce que vous appelez le mauvais exemple.

(FRÉDÉRIC SOULIÉ.)

## LETTRE D'UNE QUEBECQUOISE

**F**LECTION, politique: on n'entend que cela dans les salons, sur la rue; partout, enfin. La fièvre gagne tout le monde. Les hommes courent d'un air affairé, s'abordent avec empressement, causent avec mystère, s'animent, gesticulent; et de bonnes petites femmes, même, négligeant la grave question des chiffons, qu'elles entendent à merveille, se lancent en des discussions de partis où elles risquent de se perdre à chaque instant.

J'aime peu les chiffons, moi, et pas du tout la politique; c'est peut-être ce qui me fait penser que, pour une femme, la meilleure politique c'est de n'en avoir point?

\* \* \*

Pendant que j'écris une voix éraillée lance, tout-à-coup, dans les airs, le refrain si bien connu, qui a fait le tour du monde, répété par tous les échos de l'univers et qui nous a cassé les oreilles à nous, Canadiens, pendant de longs mois: la "Marche du Général Boulanger." Ciel! se trouvera-t-il toujours quel-  
qu'un pour ressusciter cet assommoir?...

Je ferme ma fenêtre pour me protéger contre cette harmonie renversante, mais je ne puis du même coup arrêter mon imagination qui s'est jetée — non pas à la poursuite du chanteur inconnu — mais en une profonde méditation sur la vogue inconcevable de quelques œuvres parfois médiocres et, par contre, du destin obscur d'autres d'un plus grand mérite?

Cela est-il dû à la bonne étoile de l'auteur, seulement, ou à la mauvaise tête des peuples?... Mystère!

\* \* \*

Je viens de lire — mes loisirs ne m'ayant pas permis de le lire plutôt — le rapport de la convention du "Conseil National des Femmes" qui vient d'avoir lieu à Montréal, et le discours remarquable qu'y a prononcé M. Fréchette.

C'est un éloquent plaidoyer en faveur des femmes qui gagnent leur vie, en même temps qu'un encouragement sensé.

Combien de femmes, en effet, de jeunes filles intelligentes, instruites souffrent, dans l'ombre de la médiocrité de leur position, enchaînées qu'elles sont par le plus absurde des préjugés! Elles ne sont pas paresseuses, elles ont du cœur plein la poitrine, mais elles

sont timides et n'osent pas affronter l'opinion publique. Que dirait-on, dans le monde, si l'on savait qu'elles travaillent pour vivre? Cette pensée les paralyse.

Je ne suis pas de celles qui voient tout en rose chez nos voisins; mais, sous ce rapport, les Américaines sont beaucoup plus sages que nous. Toutes, elles travaillent, et le mépris qui, chez nous, s'attache au travail, flétrit chez elles et, plus justement, l'oisiveté.

Il n'est pas besoin qu'une nécessité impérieuse leur prescrive le travail et des jeunes personnes que leur position de fortune autoriserait, que dis-je, qui les obligerait, parmi nous, à ne rien faire, emploi leurs loisirs d'une manière lucrative.

Un tel exemple, d'où qu'il vienne, est bon à suivre. Qu'on laisse les incapables, les sottes s'enorgueillir encore de leur parfaite ignorance et de leur nullité et que les femmes intelligentes, sans souci des mines dédaigneuses de certaines amies — qui n'en sont pas — profitent des dons que la Providence a mis en elles.

Cette dernière phrase me rappelle ces vers de La Fontaine que je vous laisse à méditer:

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;  
Mieux vaudrait un sage ennemi.

AIMÉE PATRIE.

### POUR BIEN SE PORTER

Eloignez les soucis.

Mangez avec modération ni trop, ni trop peu.

Prenez l'air frais matin et soir.

Dormez sur les deux oreilles.

Soyez gai; "cœur léger vit longtemps."

Ne pensez qu'à des choses bonnes et agréables.

Recherchez la paix.

Évitez la passion et l'excitation; la colère est souvent fatale.

Ne désespérer jamais.

### Pensées

Quand tu trouveras la compagnie de certaines personnes indigne de toi, songe à ton ange gardien qui subit la tienne sans se plaindre.

Douter de tout c'est affirmer sa propre nullité.

Si je haïs un seul homme, je n'en aime véritablement aucun.

## LE COIN AUX ANECDOTES

AMBASSADEUR EN ROBE DE  
CHAMBRE

Les journaux allemands racontent une curieuse anecdote au sujet de M. Herbette, ambassadeur de France à Berlin. On sait que le lendemain de la démission de M. Casimir-Périer, l'empereur se rendit à l'ambassade française.

Il était 9 heures du matin. M. Herbette venait de se lever et commençait à peine sa toilette lorsqu'on lui annonça la visite de l'empereur. Il fut obligé de faire prévenir le souverain de ce qui se passait, mais Guillaume II s'empessa de déclarer de la plus aimable façon que M. Harbette n'avait pas à se gêner et qu'il pouvait venir comme il se trouvait.

C'est donc en robe de chambre que M. Herbette se présenta à l'empereur, qui le plaisanta sur son lever matinal.

Mais faisant trêve de plaisanterie, Guillaume II prit un air sérieux et demanda à l'ambassadeur ce qu'il pensait de ces nouvelles surprenantes. "De quelles nouvelles ?" interrompit M. Herbette étonné. — Et mais, des nouvelles de Paris, répondit le souverain. — Je n'ai pas encore ouvert les dépêches, dit l'ambassadeur, et je n'ai rien su de nou-

veau." Son étonnement fut très grand lorsque l'empereur lui raconta la retraite de M. Casimir-Périer et que les dépêches confirmèrent cette nouvelle.

Lorsque l'empereur se leva pour prendre congé, M. Herbette le reconduisit. Mais en ouvrant la porte, l'ambassadeur se retira vivement effrayé, car il venait d'apercevoir dans l'antichambre des dames devant lesquelles il ne voulait point paraître dans sa tenue douteuse.

L'empereur, se mettant à sourire, lui dit : "Oui, oui, vous pouvez recevoir en robe de chambre l'empereur allemand, mais les dames, c'est une autre affaire !"

L'anecdote ne manque pas de piquant. Mais que faut-il penser d'un ambassadeur qui se lève si tard et ouvre, à grand loisir, les dépêches qu'on lui adresse !

## EPITAPHES

Lu dans un cimetière d'Angleterre :

Ci-git le corps de Wilkinson

Et de Ruth, sa femme.

Leur combat est terminé.

Sur une autre tombe :

Elle vécut 50 ans avec son mari

Et mourut dans l'espérance d'une vie  
[meilleure.

## Prime à nos Abonnés. . .

Aux mille premiers abonnés qui nous enverront une piastre (\$1.00) pour abonnement d'un an, payé d'avance, plus 12 cents pour frais d'expédition, nous donnerons en prime un joli volume de poésies canadiennes : valeur 50c. **AVIS.** — Le service régulier de la FEUILLE D'ERABLE ne sera fait qu'aux abonnés ayant payé d'avance ou ayant régulièrement souscrit.

## LA PRESSE FRANÇAISE EN AMERIQUE

## Nos échanges d'annonces

N. B. — La FEUILLE D'ERABLE rappelle à ses aimables confrères, de la presse française en Amérique, en toute déférence, que pour avoir droit à l'inscription de leur nom, etc., au tableau d'honneur ci-contre, ils sont tenus, en vertu de l'entente faite au préalable, de publier chacun de ses sommaires semi-mensuels, ou, du moins, une note les résumant, avec mention de ses adresse et conditions d'abonnement

*La Minerve.* — Journal quotidien du matin, conservateur — le plus ancien — : \$5.00 par an ; 1610 rue Notre-Dame, Montréal.

*L'Avenir National.* — Journal semi-quotidien : \$1 50 par an. Manchester, N. H., E. U.

*Les Nouvelles.* — Journal du dimanche ; au numéro, 2 cts. B. d. P. 2183. 35, rue St-Jacques, Montréal.

*Colonisation.* — Journal hebdomadaire, français-anglais : \$1.00 par an. Sturgeon Falls, Ont.

*Le Courrier de l'Illinois.* — Journal hebdomadaire, républicain : \$2.00 par an. Chicago, Ill., E. U.

*L'Indépendant.* — Journal hebdomadaire : \$1.00 par an. Cohoes, N. Y., E. U.

*Le Progrès de l'Est.* — Journal bi-hebdomadaire, libéral : \$1.50 par an. Sherbrooke, P. Q.

*L'Impartial.* — Journal hebdomadaire, 8 pages, indépendant : \$1.00 par an. Tignish, I. P. E.

*Le Courrier de Richmond.* — Journal hebdomadaire, à 8 pages, libéral : \$1 00 par an. Richmond, P. Q.

*The Review.* — Journal hebdomadaire, politique et littéraire, indépendant : \$1.50 par an. St-Louis, Mo.

*Le Campagnard du Sud-Ouest.* — Journal hebdomadaire, conservateur : 50 cts par an ; Salaberry de Valleyfield, P. Q.

*Le Journal de Waterloo.*

# Les Rev. Pères Trappistes

(RELIGIEUX DE CITEAUX)

Abbaye Notre-Dame-du-Lac,  
LA TRAPPE D'OKA, Que.

Etablissement religieux et agricole.  
Hôtellerie pour pensionnaires et retraitants.  
Ecole d'Agriculture.  
Ferme modèle.  
Bêtes à cornes et cochons de race.  
Beurrerie.  
Fromage: Port-du-Salut.  
Cidrie: Vins rouges de 60c. à \$2.50.  
Vin de Messe: Une spécialité.  
Vins réparateurs d'après la recette d'un trap-  
piste, le célèbre Dr DEBREYNE.

S'adresser à . . .

## M. S. LACHANCE,

PHARMACIEN,

1534 Ste-Catherine, Montreal.

Arbres Fruitières acclimatés.  
Greffes sur racines rustiques, \$3 le cent.

**ON DEMANDE, Pour la Pépinière**

Des agents responsables résidant à la cam-  
pagne.

# LANCTOT

... & 

# CADOTTE

8, Rue St-Laurent.



## Atelier de Confection

A LA DERNIERE MODE ET  
AUX MEILLEURS PRIX . . .



MM. Lanctot & Cadotte sont les tail-  
leurs adoptés par les membres du comité  
de la FEUILLE D'ERABLE et par eux re-  
commandés à leurs amis.

RENOVATEUR PARISIEN DE

# LUBY



POUR LES  
CHEVEUX

ARTICLE DE TOILETTE INDISPENSABLE  
POUR LA JEUNESSE PERPETUELLE DES CHEVEUX.  
CHAQUE ESSAI REUSSIT PARFAITEMENT ET DONNE ENTIERE  
SATISFACTION.

Chez les Chimistes et Parfumeurs, 50c. la bouteille.

# L'Union Protectrice des Femmes et des Jeunes Filles

SOUS LE PATRONAGE DU

**REVEREND M. AUCLAIR**

*Curé de la Paroisse St-Jean-Baptiste de Montréal.*

Incorporée en vertu des articles 3096 et suivants des Statuts Refondus de la Province de Québec.

---

## CONDITIONS D'ADMISSION.

Pour être admissible comme membre participant de l'association, il faut :

1. Être du sexe féminin, excepté pour les membres actifs de la Société qui sont, de droit, membres participants de l'Association ;
2. Être âgée de seize ans, au moins, et ne pas avoir atteint quarante-cinq ans ;
3. Professer la religion catholique romaine ;
4. Être douée d'un bon caractère, avoir une bonne conduite, jouir d'une bonne réputation morale et pratiquer la sobriété.

## DROITS D'ENTREE.

Le droit d'entrée, comprenant l'examen médical, est de *trois dollars*. Sur ce montant, l'aspirante devra payer un dollar et demi en faisant sa demande d'admission ; la balance étant payable sur réception de son certificat ainsi que de son livret de reçus. Au cas de refus, la somme de un dollar et demi versée par l'aspirante, servant à payer les déboursés occasionnés pour les frais d'examen, ne sera jamais remboursable.

## CONTRIBUTIONS MENSUELLES.

Tous les membres devront payer leurs contributions mensuelles le ou avant le premier jour de chaque mois. Ces contributions mensuelles seront de cinquante, soixante-cinq ou quatre-vingt-dix centins, selon les avantages que les aspirantes désirent obtenir. Elles seront payées au Bureau du Secrétaire ou au Bureau des Percepteurs dûment nommés par le Président.

Tout membre qui n'aura pas payé ses contributions mensuelles dans les deux mois après échéance, sera rayé de fait de la liste des membres.

## AVANTAGES OFFERTS.

Les membres admis à la Caisse de Décès, en règle avec l'Association et payant cinquante centins par mois de contributions auront droit aux avantages suivants :

Il sera payé à leurs héritiers, lors de leurs décès, la somme de *deux cent cinquante Dollars*, mais ces membres n'auront droit à aucune indemnité au cas de maladie.

Les membres admis au Fonds de Secours, en règle avec l'Association et payant soixante-cinq centins par mois, auront droit aux avantages suivants :

1. A une indemnité de deux piastres et cinquante centins par semaine, pendant tout le temps qu'elles seront malades et incapables de vaquer à leurs occupations ordinaires ou autres pouvant rapporter bénéfices, telle période de temps ne devant pas excéder quinze semaines par année ; l'année commençant à compter à partir de la date de la maladie, pourvu que telle maladie ou incapacité de travailler ne soient pas les suites d'aucun acte immoral ou criminel, ou de l'intempérance de la part du membre ; la première semaine de maladie n'étant jamais payable. Dans le cas de maladies *propres aux femmes*, les quatre premières semaines pendant lesquelles elles ont été malades ou incapables de travailler ne donnent lieu à aucune indemnité ; cependant si ces maladies durent plus de quatre semaines, les membres auront droit aux bénéfices ci-haut mentionnés, et ce, à compter de la cinquième semaine de maladie.

Nul membre n'aura droit aux bénéfices de maladie avant trois mois à compter de la date, de son admission.

2. Il sera payé à leurs héritiers, lors de leur décès, une somme de cinquante dollars.

Les membres admis à la Caisse de Décès et au Fonds de Secours, en règle avec l'Association et payant quatre-vingt-dix centins par mois, auront droit aux avantages suivants :

1. Il sera payé à leurs héritiers, lors de leurs décès, une somme de deux cent cinquante dollars.

2. Ils auront droit aux bénéfices de maladie ci-dessus mentionnés.

Pour avoir droit aux bénéfices de maladie, il faut avertir le Président, dans les premiers huit jours de la maladie, et fournir un certificat d'un médecin licencié et un certificat du Curé ou toute autre preuve à la discrétion du Bureau de Direction, et ce, toutes les fois qu'on désire être payé.

Pour toute autre information,  
s'adresser à

**L. G. ROBILLARD, PRÉSIDENT,**

*79 Rue St-Jacques, Montréal.*

Telephone Bell 2704. B. B. P. 2162. Heures de Bureau : De 8½ hrs A.M. à 5 hrs P.M.

